

FRANÇOIS MAURIAC ET VÉMARS

La municipalité de Vémars a acquis la vieille maison du Val d'Oise où François Mauriac, né dans le Bordelais, passa la dernière partie de sa vie. Elle y a installé la mairie et le "musée François Mauriac" qui conserve le modeste décor du cabinet de travail où l'écrivain rédigea ses dernières œuvres.

[...] **I**l serait faux de penser que la région [de Vémars] ait pu être pour lui une importante source d'inspiration : si l'on reprend l'essentiel de son œuvre, on constate que, tout au plus, il y a puisé à deux reprises le nom de ses personnages. C'est tout d'abord en 1921 *La Paroisse morte* où nous voyons Lucie Montmélian tenter de consoler Geneviève en l'entourant de sa profonde affection.



C'est ensuite en 1923 *Le Fleuve de Feu* où François Mauriac nomme "Madame de Villeron" et "Gisèle de Plailly" les principales héroïnes.

Villeron, c'est la plaine céréalière ; Plailly c'est le bourg du Valois ; Montmélian, c'est la butte-frontière de la Vieille France.

Est-ce à dire que, dès cette époque, François Mauriac éprouvait déjà un certain attachement pour cette région ? On pourrait en douter. Il est pourtant indéniable que ses premières grandes vacances de 1922 à Vémars ont été déterminantes en lui faisant découvrir l'ambiance dans laquelle vivait sa jeune épouse, les paysages que les ancêtres de sa belle-famille avaient contribué à modeler. ⁽¹⁾

[...] Toute en profondeur, cette passion sans borne de François Mauriac pour Jeanne Lafon devait obligatoirement l'amener à approfondir sa connaissance du milieu dont elle était issue.

« *La maison de Vémars* ⁽²⁾ avec les meubles et les vieux portraits de la rue Vézelay, est devenue très confortable et très jolie. » ^[A]

Mais Vémars, c'est aussi cette terre de la Vieille France, cette plaine féconde que, depuis le début du dix-septième siècle au moins, les Bouchard dont Jeanne descend ont administrée et cultivée.

Nourri de cette sève brûlante qu'il a abondamment tirée du tréfonds de son terroir bordelais, il est très sensible à la profondeur des racines de sa belle-famille. Il n'en dit que peu de choses, car sa vraie référence, sa seule source d'inspiration, c'est sans conteste sa Guyenne, sa forêt, sa lande, son vignoble. [...]

On a écrit qu'il s'était servi de Paris comme d'un repoussoir social et moral. On a dit aussi que, relativement péjoratif pour les paysages et le climat



Château de la Motte vers 1935

de l'Île-de-France, il a surtout usé du contraste lui permettant de mieux vanter son terroir d'origine. Cela n'est pas si simple. [...]

Dans ses jeunes années, c'est surtout la pluie qu'il déteste et [qui] dicte ses états d'âme [...] Mais François Mauriac est de plus en plus sensible aux subtils parfums de l'Île-de-France. [...] Son amour inconditionnel de la nature en fit un ardent défenseur. C'est la « *campagne empoisonnée d'engrais* » qu'il défend dès 1923, cette « *terre industrialisée* », « *cette immense plaine issue d'antiques défrichements* ». « *Aucune trace ne subsiste de la forêt primitive, hors les ronces, des haillons de feuilles aux talus de la route.* » (1944) [B]

Il s'apitoie sur cette terre cultivée par des immigrés aux « *joues fouettées de ce rose enfantin de Renoir* », ces charretiers aux « *yeux de myosotis, graines de Flamand ou de Polonais* », cette terre livrée « *au génocide des agriculteurs* ». Il décrit cette campagne « *dont les traits se sont lentement effacés depuis cinquante ans que je les connais : il y avait autrefois dans la plaine des avenues de vieux poiriers qui ont fini par être tous abattus.* »

« *La campagne chez nous n'existe plus. Pendant des siècles elle a régné au cœur même d'une ville comme Paris, cernée de bois, pleine de jardins et d'oiseaux.* » [C]

« *Et puis l'autoroute vient de surgir* », cette brèche en diagonale dans la campagne, qui permet, comme l'observe Claude Mauriac, de découvrir Vémars... à l'envers. Du haut de la Motte, François Mauriac observe « *la file immobilisée des voitures, chenille processionnaire* » (1966) [C], cette « *chenille noire des voitures* » que son regard suit de son cabinet de travail du dernier étage (1968) [D]. Cette agression, après celle des poteaux et des pylônes (1944), ne le révolte pas à l'extrême. Dès avant la Guerre mondiale, il écrivait : « *Contre la dispersion de nos journées, la seule ressource serait de créer des zones de silence à la campagne dès que ce sera possible.* » [E] C'est en effet l'attaque sonore qui lui paraît la plus dangereuse.

C'est d'abord l'agression par les airs de Malagar ⁽³⁾ dont la quiétude a été violée par « *les ennemis mortels de nos vieilles demeures* » qui viennent « *au-dessus d'elles franchir le mur du son* » (1966) [C]. Payer un tel prix le beau temps et le ciel pur lui est intolérable, et le retour à Vémars [avec] « *le modeste vacarme actuel, celui d'un voisin qui, tout le jour, tape sur une tôle* » lui paraît très acceptable. « *Je souffre moins ici que dans mon Malagar ébranlé par les "bangs"* » (21 juillet 1967) [C].

Mais il pense depuis longtemps que la Vieille France sera, à terme, sacrifiée à l'inévitable explosion démographique de Paris : le jardin est situé « *trop près de Paris pour ne pas être condamné [...]* Ces hêtres séculaires, je les sais aussi éphémères que moi... » [C].

En réalité, la véritable attaque viendra des études officielles d'urbanisme « *...sur un plateau très peu peuplé : entièrement affecté à l'agriculture, où l'implantation du nouvel aéroport couvrant environ 3000 hectares est possible moyennant la destruction d'une seule ferme* » (Ascension 1966) [C].



Vue aérienne vers le sud, Vémars est au premier plan.
Au fond, l'Aéroport Paris-Charles-de-Gaulle

François Mauriac s'insurge : détruire la ferme des Mortières soit, mais le bruit, mais les nuisances ?

« Et ma maison ? Et mon jardin ? »

» Le jardin où c'est le loriot cher à Claude qui, à l'aube, me réveille, où le coucou a chanté hier, où le rossignol est un peu transi encore... ce jardin qui, avec d'autres, entoure notre village de sombres frondaisons... » ; « ...mon jardin... Je croyais sa destruction assurée par le futur aéroport de Roissy en France. Voilà qu'une chance de survie lui est donnée... Notre vieux jardin règne au centre même de la région promise à l'enfer... Les zones de bruit, Mauregard, Mesnil-Amelot, Louvres, Roissy, etc. » [C]

Cette crainte l'obsède : « ... au moment de regagner mon jardin au nord de Paris... c'est de cette maison et de ce jardin qu'il s'agit, voués à la destruction comme d'ailleurs la campagne qui les entoure... mais ma campagne a la vie dure... Celle-ci eût tenu le coup longtemps encore, si sa fin n'était pas inscrite dans la volonté des hommes... Aménager le territoire, c'est atteindre son âme même dans ces paroisses mortes où Péguy entendit sa dernière messe...

Il n'est pas une pierre en Île-de-France et pas un arbre qui puisse être touché sans respect ». (Juillet 1966)

Puis un an plus tard : « Les derniers jours d'un condamné... c'est à ce jardin du Val d'Oise que je songe... » [C]

Il est presque surpris que ce sursis se prolonge : « Retour au bercail, étonné de tant de paix et de silence... Me voilà dans le jardin qui m'est cher depuis que je le sais condamné... » [C]



Vémars vers 1960

Mais la réalisation de l'aéroport se précise : « Quelle douceur ! Mais moi je songeais... Nous nous sommes arrêtés comme d'habitude à Épiais chez un éleveur de poulets à qui nous achetons des œufs. Il devra avoir vidé les lieux le 1er décembre. » [C]

Notre écrivain ne peut ôter de son esprit l'idée que, bientôt, il faudra fuir cet « enfer » :

» ...Un beau jour serein de septembre. Tout est calme. Aucun avion dans le ciel, précurseur de ceux qui, dans trois ou quatre ans, doivent inmanquablement nous chasser de Vémars ». (12 septembre 1969) [C]



Le musée François Mauriac, situé dans le château de la Motte, partage son espace avec la mairie de Vémars : 5, rue Léon Bouchard, 95470 Vémars – photo : P. Poschadel

Aussi François Mauriac aura-t-il, de sa propre plume et peut-être sans s'en rendre vraiment compte, exprimé les progrès de son attachement à cette Vieille France dans laquelle, cinquante ans plus tôt, il se sentait exilé. [...] Et le petit parc de Vémars est alors le cadre idéal de sa méditation, le chant des oiseaux que son âme de poète décuple en est le meilleur accompagnement.

[...] Il connut Paris, les salons et leurs intrigues, le "Tout-Paris" en un mot, et ne s'y intégra que par force.

Il associa sa vie à celle de Jeanne Lafon [...]. Grâce à elle, il découvrit la Vieille France, la grande plaine, le sombre horizon boisé du Valois, l'humidité, le soleil blafard, qu'il n'apprécia que progressivement. [...] L'écrivain vieillissant apprécia de La Motte le parc délicieux, paisible et frais, les allées ombragées propres à la méditation et les vieilles pierres vierges de tout souvenir personnel. C'est dans ce cabinet sous les toits, exposé au soleil levant et protégé des bruits, c'est dans cet espace neutre à souhait qu'il rechercha le souvenir intact de l'adolescent qu'il fut.

Ce poète à la vie intérieure si intense, ardent défenseur de la Nature, attentif aux chants des oiseaux, trouva dans ce jardin du Val d'Oise, avec une quiétude salubre, le tête-à-tête avec son Dieu qui, doucement le rappelait. N'est-il pas normal que François Mauriac ait recherché dans la fraîche argile de Vémars son ultime retraite ?

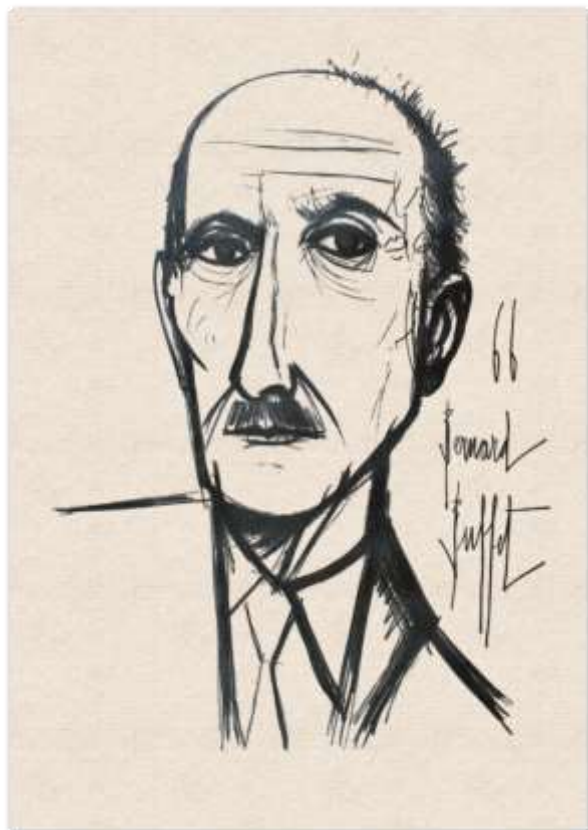


Le bureau de François Mauriac au château de la Motte
photo : Yvette Gauthier

¹ La jeune femme que François Mauriac épousa en 1913 s'appelait Jeanne Lafon. Elle descendait, par sa grand-mère maternelle, de la famille Bouchard.

² La maison de Vémars fut celle de sa belle-mère avant que Mauriac en fasse l'acquisition en 1950.

³ Le domaine de Malagar, propriété familiale de Mauriac, est situé à Saint-Maixant dans le département de la Gironde.



François Mauriac – Lithographie de Bernard Buffet

Références bibliographiques des passages cités

[A] *Lettres d'une vie*, recueillies et présentées par Caroline Mauriac - Paris, éd. Grasset, 1981

[B] *Le cahier noir* - Paris, éditions de Minuit, 1943

[C] *Le nouveau Bloc-notes*, 1965-1967 - Paris, éd. Flammarion, 1970

[D] *Le dernier Bloc-notes*, 1968-1970 - Paris, éd. Flammarion, 1971

[E] *Journal III* - Paris, éd. Grasset, 1940.

Jean GOLINELLI, président de l'association
« Mauriac en Île-de-France » (1988)